1.

Appellations et chantiers

Et d'abord, comment dire ? « Sciences humaines » comme il était courant de les nommer en France, dans les années cinquante où cette mention ambiguë vint s'ajouter sur le fronton des bâtiments universitaires au nom des Facultés des Lettres ? Ou « sciences sociales » comme l'habitude en prévalut dans les années soixante quand la connotation « humaniste » d'un adjectif qui renvoyait ostensiblement aux idéaux éthiques et esthétiques des « humanités » classiques eut trop longtemps chatouillé désagréablement les oreilles d'une génération de chercheurs férus de méthodologies pointues et soucieux de devenir des *social scientists* au sens anglo-saxon du terme ? Incontestablement, l'adjectif « humain », qui semblait caractériser à la fois un objet de recherche et une disposition « humaniste » supposée accompagner nécessairement la pratique ou les effets de cette étude, rappelait par trop le débat méthodologique *(Methodenstreit)* qui avait fini par engloutir en Allemagne les sciences historiques en les figeant à un pôle de l'opposition ontologique entre les sciences de la Nature et les sciences de l'Esprit *(Naturwissenschaften* et *Geisteswissenschaften)* dont Dilthey avait été le théoricien radical. Mais l'adjectif « social » pourrait bien introduire un nouveau biais d'époque en flattant un autre stéréotype – utilitariste et orthopédique celui-là – qui suggérerait que les sciences sociales auraient tout aussi nécessairement, étant donné les objets auxquels elles s'appliquent, des effets d'utilité sociale ou de salubrité politique.

C'est là l'inconvénient des langues où l'adjectif tient du génitif latin le pouvoir de revêtir tantôt le sens objectif et tantôt le sens subjectif. Encore faut-il, pour que le grand public et nombre de chercheurs aient mis un tel acharnement à entendre les deux sens simultanément, que la pratique des sciences de l'homme ait été entourée d'une attente démesurée et irrationnelle, rien de moins que celle du salut, individuel ou collectif, auquel religions et utopies ne fournissaient plus qu'un instrument usé. Les sciences de l'homme font difficilement leur deuil de cette fonction prophétique que le scientisme et la tradition lettrée, pour une fois unis en ce début du XX[e] siècle, leur avaient complaisamment prêtée.

Les chercheurs disent plus volontiers aujourd'hui « sciences de l'homme et de la société », et cette dénomination moins équivoque s'installe dans les organigrammes institutionnels. Étiemble, qui a longtemps bataillé contre toutes les formes de franglais, appréciera ce recul de l'adjectivite anglomaniaque. Mais le problème de fond reste entier : l'unité épistémologique d'un champ de recherche dont la nomination doit s'aider de deux désignateurs vagues empruntés au langage commun fait question. On peut douter qu'il s'agisse ici d'une structure ou d'une texture d'objets assez prégnante pour rendre solidaires paradigmes théoriques et méthodes d'investigation au point de faire sentir, d'un bout à l'autre du champ, les effets indivis des « révolutions scientifiques » ou du fonctionnement d'une « science normale » (au sens de Kuhn [1]) tels qu'on peut les observer dans l'histoire des sciences expérimentales ou des sciences formelles (logico-mathématiques).

---

1. KUHN T. (1[re] éd. 1962 ; éd. augmentée, 1970), *La Structure des révolutions scientifiques* (trad. fr.), Paris, Flammarion, 1972.

Et pourquoi pas, tout simplement, une science de l'homme ?

Ce fut, ne l'oublions pas, l'idéal premier du rationalisme scientifique, lorsque l'essor conjugué des méthodes expérimentales et de la physique mathématique suscita en Europe, du XVI[e] au XVIII[e] siècle, une philosophie universaliste et unitaire du savoir qui culmina dans l'*Aufklärung*. Kant proposa alors le terme d'*anthropologie* pour nommer, au sens étymologique, la place, encore vide, d'une science de l'homme qui, prenant pour objet toutes les manifestations empiriques de l'existence humaine, en procurerait une intelligibilité aussi unifiée dans ses concepts que celle des phénomènes physiques.

Force est pourtant de constater, en cette fin du XX[e] siècle, que la science de l'homme n'existe pas au singulier. Les recherches ont foisonné sans se fondre dans un paradigme ou, au moins, des paradigmes parents qui les irrigueraient toutes. Le développement de nos connaissances sur l'homme est l'histoire éclatée de travaux aussi divers que ceux qui, au cœur du XIX[e] siècle, mirent au net la méthode historique, en systématisant la critique des textes et des sources, puis l'enrichirent au XX[e] des méthodes venues des disciplines voisines, ou qui, de la fin du XIX[e] siècle au milieu du XX[e], firent fleurir concurremment des synthèses ou des doctrines explicatives (de type psychologique, historique ou sociologique) et se multiplier, souvent en se refondant à neuf contre une tradition érudite ou philosophique, des disciplines autonomes fortement charpentées autour de leur méthode (ethnologie, psychanalyse) ou spécialisées par le traitement de données homogènes (économie, linguistique, démographie). Sans compter qu'un autre principe de diversification a été sans cesse à l'œuvre dans ce foisonnement, celui qui a fait émerger des lieux de collaboration multidisciplinaires, particularisés par leur spécialisation sur une aire de civilisation (sinologie, indianisme, islamologie) ou par leur focalisation sur un terrain concret de la vie sociale : sciences de la religion, de l'éducation, du politique, etc.

C'est aujourd'hui une large gamme d'intelligibilités partielles, indissociables d'un dispositif multidimensionnel de chantiers de recherches morcelées qui représente l'ensemble de nos connaissances sur l'homme, son devenir historique et ses productions matérielles ou symboliques, individuelles ou collectives. On pourrait les énumérer – encore serait-ce laborieux, et aucun manuel ne s'y risque. On peut argumenter la pleine appartenance des sciences de l'homme au savoir empirico-rationnel, dès lors qu'on admet d'autres formes de l'intelligibilité scientifique que celle qui s'exprime dans la formulation de « lois universelles ». On doit souligner l'interdépendance féconde d'une multitude de petites cités savantes, qui se manifeste dans les migrations incessantes de concepts, de méthodes et de modèles au sein de cette confédération. Mais on ne peut pas confondre la vitalité indiscutable d'un réseau mobile de recherches, toujours prêtes à des redéparts conquérants et concurrents ou à des *revivals* intermittents et parfois éphémères, avec la longue marche – fût-elle tourmentée – d'un empire scientifique en gestation vers la réunification de ses interprétations.

Peut-on au moins identifier et classer les disciplines anthropologiques ?

Une classification où chaque discipline s'accorderait avec toutes les autres sur leurs places respectives impliquerait au moins un accord sur la distribution des tâches. Or ce minimum de *consensus* épistémologique est loin d'être réalisé : le dispositif des recherches n'a cessé de varier dans sa géométrie d'une époque ou d'un pays à l'autre.

Alors qu'en France le terme d'« anthropologie » a d'abord vu se restreindre son sens kantien jusqu'à ne plus désigner, dès le XIXe siècle, que la seule *anthropologie physique* « des hommes fossiles et actuels » (c'est le sens de Quatrefages

de Bréau[1]), le terme a gardé dans les pays anglo-saxons un sens plus ambitieux puisque l'anthropologie y regroupe, outre l'anthropologie physique, l'*anthropologie culturelle* et l'*anthropologie sociale* et qu'elle y est couramment définie comme la « science des groupements humains, de leur culture et de leur histoire, indépendamment du degré de développement de ces groupes[2] ». En France, c'est le terme de *sociologie* qui, sans doute à cause de l'héritage d'Auguste Comte et du prestige de la fondation durkheimienne, l'a emporté pour nommer le projet d'intégrer par la comparaison toutes les recherches sur les sociétés humaines. La sociologie a pu ainsi apparaître dans les pays anglo-saxons comme une subdivision de l'anthropologie sociale, celle qui se spécialisait dans l'étude de nos sociétés complexes, tandis qu'en France, tout au contraire, c'est l'*ethnologie*, tournée vers les sociétés qu'on disait alors « primitives », qui est apparue comme une partie spécialisée de la sociologie, celle-ci étant explicitement conçue par Durkheim, Simiand ou Mauss comme le couronnement de toutes les sciences sociales.

La situation s'est encore compliquée depuis les années cinquante. En France, le renouvellement théorique venu des écoles « culturalistes » ou « fonctionnalistes » anglo-saxonnes, qui contrastait avec l'exténuation, entre les deux guerres, de la sociologie post-durkheimienne oscillant entre éclatement monographique et retour à la philosophie sociale, a incité Claude Lévi-Strauss à reprendre le terme d'« anthropologie » pour désigner la forme supérieure de synthèse à laquelle peut aspirer la comparaison socioculturelle lorsqu'elle entend rester solidaire du questionnement ethnologique et des grilles ethnographiques[3]. Dans le même temps, aux États-Unis, la

---

1. Quatrefages de Bréau J.-L. A., *Unité de l'espèce humaine*, Paris, 1861.

2. Kroeber A., *Anthropology*, New York, Harcourt, Brace and Co, 1948.

3. Lévi-Strauss C., *Anthropologie structurale* (Introduction), Paris, Plon, 1958.

sociologie reconquérait un vaste territoire de recherche grâce, à la fois, à l'apparition de styles d'analyse inédits, avec les écoles « interactionnistes », « ethno-méthodologiques » ou « constructivistes », et au développement de la sociologie empirique qui s'était trouvée liée pour les besoins de ses enquêtes à l'affinement des méthodes quantitatives du recueil et du traitement des données [1], influençant sous cette forme les protocoles de travail de la plupart des disciplines voisines à travers le monde. Au terme de ce chassé-croisé intercontinental, ni la généralité du propos, ni l'objet d'étude, ni, souvent, la méthodologie ne permettent plus de discerner un sociologue d'un anthropologue, voire d'un historien des mentalités, sauf à s'en remettre à l'auto-appellation de chacun.

Le panorama serait encore différent en Allemagne où l'ethnologie a été marquée précocement par le projet de prospection des cultures populaires ou traditionnelles *(Volkskunde)* [2] tandis que la sociologie s'y développait surtout comme *sociologie historique* et comme *sociologie économique*, l'une et l'autre liées aux controverses avec le courant marxiste et étant parties prenantes d'un grand débat épistémologique sur le statut des sciences sociales *(Methodenstreit)*. Les frontières entre disciplines anthropologiques doivent en effet leur tracé moins à une logique épistémologique qu'à la forme des débats inscrits dans une conjoncture intellectuelle avec les continuités d'affiliation et d'affrontement qui s'y rattachent. Les caractéristiques sociales du recrutement et de l'exercice du métier académique, avec leurs institutions, leurs modèles d'écriture, leurs circuits d'échange et de publication, ont souvent accru l'enchevêtrement des noms et des domaines, en maintenant des

1. LAZARSFELD P., MERTON R. K. (éd.), *Continuities in Social Research, Studies in the Scope and Method of « The American Soldier »*, Glencoe, Free Press, 1950.

2. Le mouvement est déjà, sous le signe du romantisme nationaliste, constitué au début du XIXe siècle : BRENTANO C., ARNIM A. VON, *Des Knaben Wunderhorn*, Heidelberg, 1806-1809 ; la reprise anglo-saxonne est plus tardive, avec la traduction de *Volkskunde* par *Folklore* (1846).

différences d'appartenance qui avaient perdu leur pertinence d'objet ou de méthode.

Une frontière longtemps balisée, celle qui sépare l'ethnologie de la sociologie, a ainsi survécu à ses conditions initiales. En sa forme rigide, elle était solidaire de la vision « ethnocentrique » que l'Europe avait eue du reste du monde lors de son expansion exploratrice et colonisatrice. Depuis, les concepts de « primitif » ou de « sociétés sans histoire » ont perdu leur crédibilité scientifique : l'« évolutionnisme social » cédait la place au « relativisme culturel » suscité par l'ethnologie elle-même ; le parallélisme entre la mentalité enfantine et la « mentalité primitive » [1] voyait ses approximations se dissoudre devant la précision des acquis de la *psychologie génétique* de Jean Piaget et l'ampleur des dossiers de mythologies comparées de Georges Dumézil [2]. De surcroît, le développement de la civilisation citadine à travers le monde raréfiait les terrains classiques de l'ethnographie : comme le remarquait déjà Bronislaw Malinowski [3], « à l'heure où l'ethnologie devient maîtresse de ses outils, voilà que le matériau sur lequel porte son étude disparaît avec une rapidité désespérante ». Mais rien n'empêchait de reconvertir sur de nouveaux « terrains » une méthode de travail qui, par l'im-

1. La prégnance de ce parallélisme, pendant toute une période de l'histoire des sciences de l'homme, se voit à la simultanéité de sa mise en œuvre dans des écoles ou des courants indépendants : la succession des ouvrages de Lucien Lévy-Bruhl (depuis *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, 1910, jusqu'à *L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, 1938) est contemporaine des ouvrages de Freud touchant à l'ethnologie ou à l'histoire (de *Totem et tabou*, 1913, à *Moïse et le monothéisme*, 1939).

2. C'est une des idées maîtresses de l'évolutionnisme social, celle d'une succession logique et historique allant de la magie à la religion, que remettent en cause aussi bien Georges Dumézil par son « comparatisme généalogique » *(Mitra-Varuna*, 1940, ou *L'Héritage indo-européen à Rome*, 1949, et *Mythe et épopée*, 1968-1973) que Mircea Eliade *(Traité d'histoire des religions*, 1949, ou *Histoire des croyances et des idées religieuses*, 1978) par son « comparatisme archétypal ».

3. MALINOWSKI B., *Les Argonautes du Pacifique occidental* (avec une Préface de James Frazer, 1922). Trad. française, Paris, Gallimard, 1963, p. 52.

mersion personnelle et prolongée du chercheur au sein d'une population peu volumineuse, autorisait la restitution des « impondérables de la vie immédiate[1] » aux structures d'un système culturel. Désormais, on voit travailler sur les mêmes terrains – banlieues de grandes cités ou zones rurales – des « ethnologues de l'espace français » aussi bien que des sociologues de terrain, différant souvent moins par leurs pratiques de recherche que par leur rattachement emblématique à une tradition ou leur immatriculation universitaire.

Les sciences de l'homme entre sciences de la vie et sciences historiques

Cette double articulation va de soi, mais l'affirmation, chère aux manuels, que « l'homme est un animal social » ne résout la question que dans les nomenclatures. Dans l'histoire de la recherche, l'intelligibilité biologique et l'intelligibilité historique se sont jusqu'ici développées de manière conflictuelle.

Hâtif et réducteur, le recours au modèle biologique a fasciné la pensée anthropologique du XIXe siècle. Enjambant allègrement l'abîme qui sépare le temps de l'histoire humaine de celui de l'évolution biologique ou la systématicité de l'organisme de celle d'un système social – dont l'autorégulation est inexistante ou incertaine –, *l'évolutionnisme sociologique* ou *l'organicisme* ont longtemps immobilisé la typologie et la description historiques dans les cadres d'une analogie venue de loin dans l'histoire des mythes et des philosophies. Un plus mauvais souvenir encore s'attache à l'utilisation idéologique de la biologie pour expliquer les différences sociales ou culturelles, celui d'« écoles » dont les fantasmes raciaux se déguisaient en allégations scientifiques que n'ont cessé de démentir l'anthropologie physique puis la génétique.

1. MALINOWSKI B., *op. cit.*, p. 75.

Si précieuse que soit la connaissance biologique de l'homme qui le restitue à la lignée animale ou aux relations d'un organisme et d'un milieu, elle ne saurait proposer une théorie adéquate aux sciences de la société dont l'objet irréductible ne peut être que l'homme social dans la diversité historique de ses œuvres de culture et de civilisation. On voit par exemple l'intelligibilité qu'ont procurée les mises en série d'André Leroi-Gourhan qui a restitué, en développant une méthodologie de l'interprétation des formes par leurs fonctions, les outillages techniques et mentaux, l'art et les symbolismes d'*Homo sapiens* à une logique des progrès de l'espèce humaine ordonnée par le geste et la parole. Mais, comme le souligne cet auteur, l'ordre évolutif ne permet en rien de préjuger de l'ordre historique des consécutions ou des diffusions concrètes, encore moins de formuler des « lois de l'histoire [1] ».

Du même coup, l'unité qui s'impose à toute analyse épistémologique de ces sciences est celle qui tient à la circonstanciation spatio-temporelle de leurs assertions les plus générales : les phénomènes leur sont toujours donnés dans le devenir du monde historique qui n'offre ni répétition spontanée ni possibilité d'isoler des variables en laboratoire. Même méticuleusement organisées, la comparaison et l'analyse ne fournissent ici qu'un substitut trompeur de la méthode expérimentale puisque leurs résultats restent indexés sur une période et un lieu. Les interactions ou les interdépendances les plus abstraites ne sont jamais attestées que dans des situations singulières, indécomposables et insubstituables *stricto sensu*, qui sont autant d'« individualités historiques [2] ». Autrement dit, les constats ont toujours un « contexte » qui peut être *désigné* mais non *épuisé* par une analyse finie des variables qui le constituent et qui permettraient de raisonner « toutes

1. Leroi-Gourhan A., *Le Geste et la parole* (I, II), Paris, Albin Michel, 1964-1965.

2. Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » (1904), in *Essais sur la théorie de la science* ; trad. française, Paris, Plon, 1965, pp. 152-213.

choses égales par ailleurs ». Cette conformation épistémologique, qui a régulièrement déjoué l'effort d'imitation des sciences de la nature, fait l'unité de la tâche qui s'impose à toutes les sciences historiques : c'est en l'approfondissant que celles-ci ont pu forger leurs instruments spécifiques d'intelligibilité : typologies, périodisations, modèles, méthodologies de la comparaison et de l'interprétation analogique, ou concepts descriptifs comme ceux de « structure », de « fonction », de « culture », d'« interaction », de « type-idéal »

Rien de comparable à la position des sciences de la nature qui, lorsqu'elles sont confrontées à une tâche de type « historique », pour expliquer une configuration ou un événement singuliers (par exemple, un état du ciel astronomique ou un accident de chemin de fer), peuvent appuyer leur reconstitution de l'enchaînement d'états successifs sur un *corpus* constitué de lois physicochimiques valables indépendamment des coordonnées spatio-temporelles de la consécution singulière à expliquer. Les sciences de la société ont longtemps éprouvé la nostalgie d'un tel savoir régulateur, d'un savoir « nomologique » qui serait d'un meilleur aloi que celui qu'avaient improvisé les premiers théoriciens de la société ou de l'évolution. Elles ont, sur la fin du XIXe siècle, espéré trouver cet appui dans les lois de la *psychologie expérimentale*, parfois dans celles de la *démographie* ou, plus souvent, dans celles de l'*économie*, dont la combinaison avec un schéma évolutionniste a fait l'attrait transdisciplinaire du marxisme. La *psychanalyse*, à son tour, n'a pas manqué de réveiller le désir d'unification des principes qui sommeille en tout idéal du Moi scientifique ; mais, malgré l'éclat des ouvrages anthropologiques de Freud et une influence diffuse, plus importante que les tentatives de greffe directe, comme le fut, en anthropologie culturelle, la théorie de la « personnalité de base [1] », ce savoir clinique n'a pu imposer son absolutisme de la signification.

1. KARDINER A., *The Individual and his Society*, 1939, et, avec LINTON R., *The Psychological Frontiers of Society*, 1945 ; cf. en France, DUFRENNE M., *La Personnalité de base, un concept sociologique*, Paris, P.U.F., 1953.

Reste, dit-on souvent, que les *sciences sociales particulières* (linguistique ou sémiologie, démographie ou économie) réussissent mieux, grâce à la précision de leur visée, à construire des modèles explicatifs, voire à formuler des lois, que les disciplines à ambition synthétique comme l'histoire ou la sociologie. En fait, la « particularité » de ces disciplines spécialisées n'est pas comparable à celle d'une branche spécialisée de la physique qui peut isoler réellement et manipuler expérimentalement ses hypothèses théoriques. Les sciences sociales particulières seraient mieux dites « autonomisantes », puisqu'elles choisissent d'isoler par la seule abstraction un niveau ou un aspect des phénomènes, parfois un sous-système du fonctionnement social : « communication », « population, », « échange de biens rares », « marché ». La démarche est féconde, mais a sa contrepartie : comme il y a plus dans leur objet que ce qu'elles en retiennent par leur construction d'objet, on voit par exemple la *démographie* ou l'*économie*, soucieuses de réduire la distance de leurs modèles à la réalité historique, venir emprunter aux disciplines synthétiques la connaissance de mécanismes externes ou de propriétés contextuelles afin de restituer à leur objet toutes les variations qu'elles y observent : « variables exogènes » ou « paramètres » des systèmes formalisés, dont l'analyse est laissée à la sociologie, à l'anthropologie et à l'histoire économique. De même, la *linguistique* et sa forme généralisée, la *sémiologie*, comme science de tous les « systèmes de signes », qui ont largement diffusé, au milieu du XX[e] siècle, l'écho de leurs percées « structuralistes » et le modèle de leur rigueur logique, jusqu'à paraître, un temps, incarner la forme éponyme de toute intelligibilité anthropologique, voient s'épuiser leur vertu analogique à mesure que l'on s'éloigne d'un système aussi autonomisable que celui des langues naturelles ou qu'un système de symboles : les sociétés ne sont pas de part en part systèmes de communication.

Démarche *historique* et démarche *sociologique* (ou *anthropologique*, si l'on préfère ce terme) restent donc les pivots épistémologiques du dispositif complexe des sciences de la

société, parce qu'elles ont affaire au « fait social total » que Marcel Mauss avait mis au centre de sa théorie dans *L'Essai sur le don*[1], non pas, ainsi qu'on l'entend distraitement, comme affirmation platement répétée que tout est relié à tout ou que tout est dans tout, mais comme une invite à rechercher dans une société le (ou les) *symbolisateur(s) nodal(ux)* qui se distribue(nt) différemment dans les différentes cultures. N'excluant par principe aucune mise en relations entre les phénomènes dès lors qu'ils sont donnés dans une *diachronie* ou une *synchronie*, dans un devenir ou un fonctionnement social, elles compensent le caractère toujours recommencé de leurs interprétations et la forme « interminable » de leurs intelligibilités « en écheveau » (pour parler comme Freud) par leur teneur en phénoménalité historique et culturelle.

La sociologie a pu ainsi, dans un temps fort comme celui de *l'école durkheimienne*, constituer le point de relance et le lieu de recomposition interdisciplinaire de presque toutes les sciences de la société. Plus récemment, l'histoire, qui, avec *l'École des Annales* et ses chantiers successifs, a élargi le projet historique à toutes ses dimensions anthropologiques, a réussi à croiser sur les vestiges du passé toutes les histoires spécialisées. La position charnière ne va d'ailleurs pas sans inconvénients. C'est la grandeur et la faiblesse de la sociologie que d'avoir été, selon le moment, tantôt un haut lieu hanté bénéfiquement par toutes les sciences de la société, tantôt un carrefour des courants d'air où ne viennent papillonner que modes et feux follets : les mauvaises langues diront volontiers que nous vivons un de ces temps morts ; mais c'est sans doute que la sociologie est assez diverse pour que ses explorateurs n'en aient point visité les mêmes provinces. C'est le destin paradoxal de l'histoire dont le propos ambitieux la rend désormais *épistémologiquement indiscernable* de la sociologie et de

1. MAUSS M., « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1923-1924, *Année sociologique*), republié in *Sociologie et anthropologie* (avec une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » par Claude Lévi-Strauss), Paris, P.U.F., 1950, pp. 147, 274-276.

l'anthropologie que de s'être renouvelée en empruntant à tous sans être vraiment payée de retour par les autres sciences de la société qui, fascinées par les comparaisons à portée de main, sous-estiment assez généralement la dimension historique de leurs objets. Comme le remarquait, il y a peu, Fernand Braudel, « l'histoire s'est largement ouverte aux diverses sciences de l'homme, mais l'échec évident c'est que le reflux se fait mal en direction des sciences de l'homme [1] ».

1. Interview donnée à Craug Charney, *Libération* du 30 mai 1985 (Paris).

I

Le raisonnement sociologique : un raisonnement de l'entre-deux

2.

Les mots de la sociologie

Un lexique infaisable

Je ne discute jamais du nom pourvu qu'on m'avertisse du sens qu'on lui donne.

Pascal, *Provinciales*, I

Le *gentleman's agreement* suggéré par Pascal escamote avec prestesse les détours et les retours qu'impose à toute science la tâche de discipliner sémantiquement ses mots. Si la définition des termes fondamentaux ne va jamais, dans les sciences logico-mathématiques, sans embarras ni préalables axiomatiques [1] et, dans les sciences de la réalité, sans constructions approchées, sujettes à de fréquentes « rectifications » ou à des révisions révolutionnaires [2], la sociologie ne peut même pas revendiquer d'avoir jamais atteint à ces équilibres précaires et laborieux qui définissent l'état d'une « science normale » lorsqu'un « paradigme » s'y stabilise [3]. Toute entreprise de définition coordonnée des concepts de base s'y heurte, encore plus immédiatement qu'ailleurs, à des difficultés inextricables qu'aucune révolution théorique n'a pu réduire et que le constat, trop évident, de l'état mouvant et encombré du

1. BOURBAKI N., *Éléments d'histoire des mathématiques*, Paris, Hermann, 1974, pp. 9-63.

2. BACHELARD G., *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, P.U.F., 1963, pp. 1-18 et 135-175.

3. En reprenant ici les termes de Thomas KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques* (1962, 1970) (trad.), Paris, Flammarion, 1972, pp. 39-51, 115-135 et, dans la postface de 1969, pp. 206-245.

vocabulaire sociologique ne suffit pas à expliquer [1]. Plus qu'au passé malheureux d'une langue scientifique ou pré-scientifique – héritage toujours susceptible de réfaction terminologique s'il ne s'agissait que d'oublier d'antiques abus ou de longues errances – la difficulté tient ici à des rapports non stabilisés et – nous essayerons de le montrer – non stabilisables entre le langage conceptuel de la théorie et les exigences de l'observation lorsque celle-ci porte sur une réalité historique.

Les contraintes auxquelles doivent se plier les définitions logico-expérimentales, seules définitions susceptibles de s'organiser en un système unifié d'interrogation théorique des phénomènes empiriques, se sont révélées à l'usage incompatibles avec le projet propre à la sociologie et, plus généralement, aux sciences sociales considérées comme sciences historiques : sociologie, anthropologie, histoire. Celles-ci soumettent en effet à l'enquête une réalité toujours différemment configurée, c'est-à-dire, par différence avec les sciences sociales « particulières », des ensembles indécomposables de co-occurrences historiques qui, minuscules ou panoramiques, se présentent toujours à l'observation comme des séquences ou des configurations réfractaires à la décomposition expérimentale. De tels objets sont, de ce fait, susceptibles d'être

1. Les lexiques de base, propres aux théories des « pères fondateurs », ne jouent pas en sociologie le rôle référentiel que joue, par exemple, la langue de Freud dans les écoles ou les conflits de la psychanalyse. En dépit de leur quasi-contemporanéité, les fondations concurrentielles du XIX[e] siècle, celles de Marx, Durkheim, Weber et Pareto, ne se sont guère emprunté de concepts l'une à l'autre, évitant plutôt le contact, sauf à se démarquer, tantôt ostentatoirement tantôt implicitement, du marxisme. Le sort fait par les chercheurs à une tentative tardive d'unification conceptuelle comme celle de Talcott Parsons (*The Structure of Social Action*, New York, McGraw/Hill, 1937), abandonnée à son isolement académique, témoigne assez que l'œcuménisme ne conduit pas au paradigme. Les traces linguistiques qu'ont laissées dans les formulations récentes les langues théoriques rivales du XIX[e] siècle restent exclusives les unes des autres : le *ratio* des citations ou emprunts faits par les sociologues actuels au canon marxiste ou au *Traité de sociologie générale* de Pareto procure encore aujourd'hui un indicateur sensible du tracé des frontières scientifiques entre les courants intellectuels et leurs variations selon les pays, les groupes et les disciplines.

indéfiniment analysés en variations insubstituables, de même qu'ils ne sont descriptibles que par des variables toujours disponibles à de nouvelles conceptualisations. Sauf à perdre leur objet, les sciences synthétiques de l'observation historique doivent en effet travailler à une reconstruction *interprétative* du sens des *interactions sociales* qui le constituent. Elles ne peuvent du même coup se donner le droit d'y pratiquer d'autres autonomisations que celles, provisoires et brèves, d'un moment de la description ou d'une étape de la construction d'objet.

On ne fait qu'obscurcir la forme spécifique que revêtent dans une telle situation les relations entre une série d'*informations* et leur *conceptualisation* [1] lorsqu'on entend à toute force doter la sociologie du statut inutilement flatteur de science « quasi expérimentale ». En identifiant, sans trop s'interroger sur les limites de ce rapprochement, la variation contrôlée des observations, qui fait tout le ressort de la véridicité en sociologie, à une *quasi-expérimentation*, on se dispense de construire l'épistémologie dont on use. On est alors vite entraîné à concevoir les rapports entre les constats (ou les mesures) des disciplines historiques et leurs formulations théoriques par référence à un modèle de définition des concepts opératoires que peut seule légitimer, en toute rigueur, la situation pleinement expérimentale des sciences nomologiques. Là seulement où la multiplication des variables est limitée par les principes du « paradigme » dont elles se déduisent, les constats empiriques possèdent une généralité qui peut être contrôlée par la réitération ou la cumulation des résultats, puisque la condition « toutes choses étant égales par ailleurs » engage alors d'autres opérations mentales que l'omission ou la complaisance [2].

1. Cf. ci-dessous pour la distinction entre « information » et « connaissance », ch. 10, « L'énonciation historique », p. 361.

2. Hans Albert a décrit « l'alibi illimité » que procure l'habitude de raisonner *ceteris paribus* lorsqu'une observation allant à l'encontre de l'hypothèse explicative peut être imputée à l'action de variables exogènes que cette hypothèse neutralise en les supposant constantes par son énoncé même :

Sans doute la situation propre à ces sciences de l'observation simplifiée et sectorisée que sont, par exemple, l'économie, la démographie, la linguistique ou les histoires spécialisées dans ces mêmes domaines, autorise-t-elle, au prix d'une approximation épistémologique encore tolérable, une forme affaiblie de définition logico-expérimentale des concepts. Mais ce privilège relatif tient précisément à ce que les sciences sociales particulières ou les histoires spécialisées se fondent sur une autonomisation sémantique, maintenue constante, des variables définissant un système partiel de la réalité historique, démarche dont le refus ou le dépassement définissent en propre le projet des sciences intégralement historiques. Un tel dépassement ne relève pas d'une ambition arbitraire ou démesurée : il est appelé par les questions mêmes que les sciences sociales particulières laissent en suspens dans leur mouvement explicatif. Ne disons pas que c'est à la sociologie, à l'anthropologie ou à l'histoire d'en rabattre, puisque les sciences sociales particulières en appellent sans cesse à ces disciplines du contexte pour enrichir de variables supplémentaires leurs modèles trop court vêtus.

Revenons à la sociologie puisque, dans la généralité des assertions comparatives propres à toutes les sciences historiques, c'est toujours du *raisonnement sociologique* qu'il s'agit. Pour qui s'en tient à la description logique des raisonnements effectifs de la sociologie, sans se laisser prendre au charme programmatique de ses « vocations » alléguées ou se laisser bercer par ses espérances toujours renaissantes en des

---

« Modell Platonismus », in Topitsch E. (éd.), *Logik der Sozialwissenschaften*, Cologne/Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1965, pp. 406-434. C'est cet « alibi » méthodologique qui fonctionne à plein dans les sciences historiques lorsqu'on identifie la signification épistémologique de la quasi-expérimentation à celle de l'expérimentation. Même dans les sciences sociales qui se donnent les conditions de travail les plus proches de la situation expérimentale – dans la psychologie sociale par exemple – on peut observer l'imbroglio que crée le débat sur la « validité naturelle » des résultats expérimentaux obtenus en laboratoire dans une science de l'homme ; cf. Lemaine G., Lemaine J.-M., *Psychologie sociale et expérimentation*, Paris, Mouton, 1969, pp. 15-26.

lendemains théoriques plus riants, autrement dit, pour qui s'oblige à définir la sociologie par la recherche sociologique en acte et celle-ci par ses produits finis, identifiés comme tels par l'existence d'un *contrôle croisé* de la production sociologique et d'une *inter-reconnaissance*, même mitigée, entre sociologues, deux faits caractérisent aujourd'hui l'état observable du travail scientifique dans la discipline.

1. *L'état chaotique* de la langue sociologique représente le milieu « naturel » – entendons indépassable à ce jour – des énonciations conceptuelles, en ce sens qu'il n'existe pas d'énoncé sociologique qui échappe aux limitations de sens et d'audience que l'état conflictuel et éclaté du champ théorique lui prescrit. Loin que le caractère volatil des catégorisations sociologiques puisse être tenu pour un obstacle provisoire susceptible d'être surmonté par un surcroît d'obstination, cette inconsistance théorique témoigne clairement d'une difficulté constitutive de la conceptualisation. L'encombrement de la langue sociologique fait la preuve d'une situation théorique spécifique puisqu'il n'est historiquement pas autre chose que le résultat cumulé des efforts de clarification des sociologues eux-mêmes, acharnés, successivement ou simultanément, à doter leur discipline d'une nouvelle cohérence conceptuelle, c'est-à-dire des efforts de sociologues s'évertuant à construire une théorie de forme classique dans une situation épistémologique dont l'histoire de la discipline montre qu'elle exclut le paradigme : les mots s'ajoutent aux mots faute de pouvoir s'organiser en un système de mots capables d'exprimer durablement d'autres résultats que ceux, toujours limités à un choix ou une école de recherche, qui réveillent, le temps d'une découverte (dans le meilleur des cas) ou d'une mode (dans le pire), l'illusion d'avoir enfin mis au jour les principes théoriques d'une science « comme les autres ».

2. Pourtant, en dépit et dans le cadre de cette anomie conceptuelle généralisée, *la sociologie existe*, en ce sens que la recherche sociologique ne cesse de produire, bon an mal an, des séries de connaissances empiriques et d'interprétations

conceptuelles, dont les formulations – si on les ajoute les unes aux autres en passant outre aux prétentions monopolistiques de leurs auteurs – accroissent continûment un capital discontinu d'intelligibilités partielles. Sans jamais se cumuler ou se prolonger, ces intelligibilités ne sont jamais non plus complètement étrangères les unes aux autres : forme paradoxale mais bien réelle de connaissance scientifique dont il importe moins de supputer philosophiquement les droits à figurer au rang des sciences de plein exercice que de dégager le sens théorique, si l'on veut organiser de façon réaliste le travail comparatif susceptible de s'inscrire au mieux dans un tel *espace assertorique*.

Le sociologue ne peut, sauf à se déjuger, poser la question du statut épistémologique de la sociologie qu'en acceptant les faits intellectuels qu'impose à la description l'observation de la sociologie telle qu'elle fonctionne. La connaissance sociologique lui apparaît d'abord comme sérielle : c'est la somme des effets d'intelligibilité qui ont été historiquement produits et qui sont reconnus comme tels par des groupes de spécialistes ayant en commun certains principes, identifiables, du rationalisme scientifique. L'observation fait voir que les termes de cette somme, qui n'est effectuée en acte nulle part, pas plus dans un mémento scientifique que dans les synthèses les plus exhaustives, sont énoncés et interprétés différemment par chacun. De même, la forme d'argumentation propre au raisonnement sociologique ne peut être identifiée que dans la diversité des méthodes de comparaison mises en œuvre par les recherches passées et actuelles. La posture épistémologique qui définit comme sociologique un travail sur données historiques ne manifeste son unité qu'au travers d'une gamme étendue d'habitudes méthodologiques et de tours de main techniques.

La sociologie est à la fois cet ensemble sériel de connaissances et cet ensemble morcelé de raisonnements, autrement dit, à la fois (a) un ensemble de constructions théoriques fondées sur l'observation, la mesure et la comparaison réglées, qui ne se laissent pourtant coordonner dans aucune théorie

générale des systèmes sociaux, et (b) un ensemble de choix épistémologiques parents qu'aucune recherche n'exprime pourtant identiquement. Comme totalité, la sociologie ne se laisse totaliser dans aucun discours *actuel*. Mais c'est aussi un fait qu'elle impose son existence comme principe régulateur des méthodes et des énonciations proprement sociologiques, puisqu'elle propose à tout chercheur un ensemble *virtuel*, jamais utilisable intégralement ni systématiquement, de principes de connaissances et d'acquis d'intelligibilité. Prendre la mesure des particularités de l'énonciation et du raisonnement liées à une telle situation peut au moins, en localisant le principe de la difficulté théorique ailleurs que dans une hypothétique « jeunesse » de la science sociologique – circonstance atténuante plaidée depuis trop longtemps pour être encore convaincante [1] – dispenser de vains et onéreux efforts pour mimer verbalement dans le raisonnement sociologique une logique d'énonciation qui n'est pertinente que dans de tout autres conditions de l'observation et de la catégorisation.

Puisque le modèle hypothético-déductif qui fonde la possibilité des définitions logico-expérimentales ne saurait rendre compte du raisonnement sociologique sans caricaturer le rôle effectif qu'y jouent les concepts, ni guider ses démarches sans l'égarer en l'entraînant à poursuivre le mirage d'une théorie générale censée lui procurer déductivement ses protocoles d'expérience, c'est à l'observation et à la mesure telles qu'elles se développent empiriquement qu'il appartient de définir les services qu'elles peuvent requérir, en fonction de leurs besoins sémantiques, d'un champ théorique aussi riche de ressources que de discontinuités. La recherche sociologique procède en effet, dans la mesure où elle réussit à produire des effets d'intelligibilité, par *percées théoriques* qui sont toujours à recommencer parce qu'elles ne sont jamais complètement

---

1. La plaidoirie invitant les impatients à attendre pour le lendemain la sortie du tunnel théorique a commencé dès Auguste Comte ; l'argument est encore plaidé aujourd'hui par Robert K. MERTON (*Éléments de théorie et de méthode sociologiques* [trad.], Paris, Plon, 1953, pp. 9-24).

séparables de la littéralité des énoncés conférant leur sens à ses constructions unilatérales. Elle est donc condamnée à un usage mobile et alternatif des concepts qui lui est dicté par son projet de construire des profils comparés de relations et de systèmes de relations, nécessairement aussi variés que les principes de description, de catégorisation et de comparaison qu'elle peut successivement se donner. Si le lexique de base sert en ce cas plus difficilement qu'ailleurs, en tout cas autrement, les exigences théoriques de la formulation des généralités conceptuelles, à tout le moins est-il possible de préciser le rapport entre théorie et observation dans lequel, au prix d'une particularisation de la vigilance sémantique, on peut user des mots de façon à ce qu'ils ne desservent ni la communication des résultats ni la construction des objets d'enquête, ni surtout le plein usage de la méthode comparative et typologique qui fait la valeur scientifique du projet des sciences historiques.

On peut saisir quelque chose du statut logique des mots de la langue sociologique par l'analyse des obstacles que rencontre d'emblée la tentative de les traiter comme des concepts constitutifs d'un système de catégories capable de soutenir une interrogation articulée de la réalité sociale. Il suffit en effet de soumettre ces mots à une épreuve comme celle qui fonde par *la définition générique* le sens des concepts opératoires, non seulement dans les sciences de la nature, mais même dans les sciences sociales particulières, pour apercevoir que les notions clés de la sociologie ne sont pas liées de façon constante et univoque à des opérations formelles organisant un corps d'observations susceptibles d'être généralisées par les moyens de l'induction ou résumées dans un protocole-type dont l'énoncé épuiserait la connaissance des conditions nécessaires et suffisantes de l'observation.

Tout enseignant qui a tenté de constituer à l'usage de ses étudiants un lexique sociologique, sans autre ambition que d'armer leur lecture des œuvres, en répertoriant le champ sémantique des termes les plus fréquents ou les plus efficaces de la langue de la recherche, garde le souvenir désabusé de

cette tâche interminable et, surtout, de l'artifice didactique que produit en la matière l'effort pour immobiliser par la définition des notions qui doivent toujours leurs effets d'intelligibilité au *contexte* particulier de la recherche qu'ils ont organisée conceptuellement, sans que ces contextes diversifiés à l'infini selon les traditions méthodologiques, les aires culturelles, les écoles de pensée ou les cycles de renouvellement, manifestent grand-chose de la « cumulativité » [1] qui, aux révolutions scientifiques près, témoigne de l'existence et de l'action régulatrices de « paradigmes » dans une « science normale ».

Deux obstacles, à première vue inverses, s'opposent dans les sciences sociales à l'engendrement et à l'articulation des définitions. *D'une part*, les schèmes les plus généraux de la nomination des objets ou des relations sociologiques se présentent comme indissociables de leur passé opératoire qui, si divers ou contradictoire qu'il ait été, constitue pourtant leur véritable champ sémantique : les concepts sociologiques les plus généraux ne peuvent être désindexés de la série complète des effets de connaissance et d'intelligibilité qu'ils totalisent virtuellement. *D'autre part*, pour les termes les plus précis, c'est-à-dire les plus étroitement indexés sur les relations de fait qu'ils résument, on se heurte à l'absence d'articulation théorique avec d'autres concepts de même niveau ou de niveau supérieur. Peu de termes sociologiques échappent à ce dilemme d'être ou *trop théoriques* (c'est-à-dire trop peu univoques à force d'avoir servi à poser des questions à la fois insubstituables et parentes, sans qu'aucune ait réussi à rendre les autres caduques) ou *trop peu théoriques* (c'est-à-dire trop particuliers pour disposer d'un pouvoir utilisable de généralisation ou d'analogie une fois abstraits du matériel limité

1. S'il suffisait, comme le conseille Merton, de multiplier les démarches de « dérivation » et de « codification » pour engendrer des propositions généralisant la portée des observations de base ou formulant par déduction de nouveaux protocoles expérimentaux, on ne voit pas pourquoi ces opérations inductives ou déductives échouent régulièrement, ou ne se réalisent que dans les approximations verbales de l'exposé didactique ou de la synthèse d'apparat. Cf. MERTON R. K., *op. cit.*, pp. 27-44.

dont ils se bornent à sténographier les relations). Les concepts sociologiques sont soit *polymorphes* soit *sténographiques* : les typologies historiques se construisent avec un matériel conceptuel qui juxtapose dans l'abstraction le trop et le trop peu.

LES CONCEPTS POLYMORPHES : « CUMULATION » ET « PARADIGMES »

Le premier obstacle qui s'oppose à une délimitation stricte du champ sémantique des concepts sociologiques tient à la multiplicité des emplois descriptifs qui ont marqué l'histoire des plus riches ou des plus généraux d'entre eux. L'hétérogénéité théorique qui en résulte peut bien être réduite ou dissimulée dans les lexiques de manuels qui, imitant les « définitions de mots » propres aux dictionnaires de langue, se bornent à assurer la lisibilité littérale des textes où ils figurent, elle resurgit sans cesse dans les choix de raisonnement, de méthode ou de formulation qu'opère le chercheur en recourant à un concept, dont il ne garde la maîtrise théorique que s'il est capable de maintenir disponible derrière le mot l'ensemble des virtualités sémantiques qui définissent et ont défini dans toute leur étendue ses pertinences opératoires ou argumentatives. Il n'est pas non plus de réflexion générale qui puisse économiser, par le bilan purement théorique d'un concept concentrant dans une définition tous ses traits pertinents, la redéfinition que lui fait subir un projet particulier de recherche.

Que l'on songe aux plus controversés, qui sont aussi les plus inévitables, des concepts sociologiques, comme ceux de la série « classe », « intérêt », « conflit », « domination » qui, par ces mots-là ou d'autres, s'imposent pour énoncer hypothèses et résultats sur les *rapports de force* entre groupes. Que l'on songe à la série « intégration », « anomie », « réglementation », « dissidence », qui catégorise, fût-ce implicitement, toute inter-

rogation sur la plus simple des *relations sociales*. Ou encore à une série de concepts comme ceux de « structure », de « système », d'« institution » ou de « fonction », qui hante logiquement toute formulation concernant un *fonctionnement social* et qui exige, plus que n'importe quelle autre, d'être investie dans l'analyse de documents ou de *corpus* empiriques, seuls capables de distinguer ces algorithmes conceptuels des chevilles rhétoriques de même nom. En situation de recherche, toute tentative pour enfermer de tels concepts dans les limites strictes d'une « définition générique », qui thésauriserait à toutes fins utiles leur valeur opératoire, les réduit immédiatement à de pâles résidus scolaires, concentrés inopérants d'associations verbales sans indexation ni vigueur. Ils ne retrouvent leur force heuristique dans la description ou l'analyse que lorsque les résultats qu'ils ont permis de conceptualiser comme les traitements de données auxquels ils ont conduit se déploient virtuellement devant le chercheur afin de lui suggérer des choix de construction ou de méthode qui ne sont jamais opérés d'avance par une « bonne définition », fût-elle estampillée par une théorie qui a déjà fait ses preuves, puisque celles-ci sont toujours à refaire.

Séries opératoires

Pour n'évoquer que quelques-unes des virtualités fécondes qui gardent un concept lourd comme celui de « classe sociale » de n'être chargé que de sous-entendus, propices seulement aux raisonnements par la connotation ou aux affiliations par le clin d'œil, on songera aux longues et laborieuses séquences d'analyses sur pièces qu'il faut mobiliser pour s'approprier réellement quelque chose de son pouvoir théorique, c'est-à-dire de sa capacité conceptuelle à mettre en œuvre des chaînes ou des réseaux intelligibles de relations empiriques. Ce n'est évidemment pas dans un traité de « matérialisme historique », ni davantage dans un manuel de classification quasi zoolo-

gique qui s'évertuerait à spécifier le *genre* « groupe social » par *n différences spécifiques* qu'on trouvera un mode d'emploi prêt à engendrer déductivement les hypothèses d'une observation empirique[1]. C'est dans la coexistence, ménagée par le passé sociologique, de séries théoriques à la fois autonomes et parentes, que réside l'équivalent opératoire d'une définition intégrée et définitive, qui est impossible ou inutile. Le mot de « classe » n'est pas pour autant un simple jeu de mots sur des concepts différents : il se réfère bien à une réalité théorique, à savoir un lieu du champ sémantique de la sociologie où doit se placer mentalement le chercheur pour se donner toutes les chances d'armer de questions descriptives et d'hypothèses analogiques un travail méthodique d'interprétation de la différenciation ou de l'inégalité sociales.

En tant que concept de recherche, le concept de « classe sociale » se présente ainsi comme un *carrefour de séries opératoires* qui ne peut être formalisé par une formule canonique mais où l'on peut se placer pour interroger, en fonction d'un projet d'observation, les analyses historiques (marxiennes, schumpétériennes ou autres) qui ont déjà produit des explications en mettant les rapports sociaux en relation avec les rapports économiques ou les affrontements politiques. Cette re-mobilisation de problématiques anciennes concerne les mises en relations qu'avait opérées la sociologie wébérienne entre des intérêts économiques ou sociaux et des attitudes culturelles ou religieuses; comme elle peut re-mobiliser à d'autres usages la remise en question de la notion saussurienne de « masse parlante » par des descriptions telles que celles de la sociolinguistique de Bernstein ou de Labov. Les potentialités heuristiques d'une « analyse de classe » ne se précisent que si elle est aussi capable d'intégrer les bilans des nombreuses enquêtes consacrées à la variation sociale des pratiques de

1. Cf. pour les définitions « zoologiques » en sociologie, ci-dessous, ch. VI, « Les contrôles illusoires » où les conceptualisations de conceptualisations sont analysées plus en détail à propos de la définition gurvitchienne de la « classe sociale », pp. 271-274.

l'éducation ou de la morale, de l'alimentation ou de l'esthétique ; mais elle ne peut ignorer non plus, pour construire ses concepts descriptifs, les recherches qui ont engendré leurs hypothèses sur la différenciation sociale en partant du principe que les appartenances socioéconomiques devaient l'essentiel de leurs effets aux intrications de force et de sens qui les opposent dans des systèmes plus ou moins fermés de positions et d'antagonismes. La série opératoire repose encore sur les recherches consacrées à la « stratification sociale » qui, identifiant par un jeu variable de critères empiriques les strates socio-économiques comme objets à décrire, monographiquement ou différentiellement, se donnent ainsi les « catégories sociales » comme des catégorisateurs factuels du recensement des données, hors de toute hypothèse sur leur reproduction ou leur dynamique. En fait, toute recherche qui doit procurer la connaissance de nouvelles relations à des principes se référant à l'hypothèse minimale que certaines catégorisations empiriques expliquent mieux que d'autres la variation des pratiques et des chances sociales contribue plus – si « mal définis » que soient ses concepts ultimes – à enrichir la définition de la « classe sociale » que tous les efforts d'éclaircissement préalable (ou purement théorique) qui ne conduisent jamais, lorsqu'ils sont coupés d'un programme de recherche, qu'au perfectionnement grammatical des formulations.

De même, un répertoire classant logiquement les divers sens du concept de « structure » ne permet guère que de mémoriser synoptiquement quelques règles formelles, spécifiques ou communes aux différents emplois du mot – règles qui sont nécessairement plus utiles lorsqu'elles définissent des opérations relevant de sciences dont l'objet est lui-même une entité formelle comme en logique ou en mathématiques [1]. Le concept sociologique de « structure » ne révèle vraiment son aptitude à engendrer des méthodes systématiques de traitement des

1. Cf. pour un répertoire rassemblant des contributions multidisciplinaires, BASTIDE R. (éd.), *Sens et usages du terme « Structure » dans les sciences humaines et sociales*, Paris/La Haye, Mouton, 1962.

données et à faire surgir des intelligibilités nouvelles que si l'on se réfère concrètement à des *analyses structurales*. L'acte sémantique décrivant le concept de « structure » ne s'épuise pas dans une « description définie », puisqu'une part de son sens suppose la « désignation » d'analyses empiriques qui sont toujours, lorsqu'elles produisent l'intelligibilité d'une réalité historique, plus et autre chose que l'application d'un modèle *formel* à un matériel *quelconque*. C'est dans les dossiers comparatifs de Dumézil ou de Lévi-Strauss, dans des reconstructions de champs sémantiques comme celles de Trier ou de Benveniste[1] et, plus généralement, en toute analyse structurale qui doit ses méthodes de construction, à chaque fois spécifiques, au fait de s'appliquer à un champ de pratiques plutôt qu'à un autre – à l'espace plutôt qu'au langage par exemple ou encore, dans le cas du langage, au niveau rhétorique plutôt qu'au niveau lexicologique ou métaphorique – que se déploient les séries opératoires qui seules supportent la fécondité anthropologique ou linguistique du concept de « structure ». La *série opératoire* pré-existe toujours, puisqu'elle seule peut en en garantir la base empirique, aux *épures* résumant après coup, et souvent à des fins autonomisées d'écriture logique, le schéma du travail par lequel se construit une intelligibilité historique.

Dans les cheminements inventifs d'une analyse structurale, ce ne sont jamais les vertus préfabriquées d'un automatisme logique, mais bien les exigences issues de l'observation du

---

1. Pour les quelques noms propres qui viennent ici en exemple, on voit aussitôt qu'une définition qui viserait, par un résumé formel, à dispenser de la connaissance des travaux cités, ne saurait remplacer les références à des recherches : pour Georges Dumézil, au moins *L'Héritage indo-européen à Rome*, Paris, Gallimard, 1949, pp. 15-46, ou *Les Dieux des Indo-Européens*, Paris, P.U.F., 1952, pp. 5-39 ; pour Claude Lévi-Strauss, au moins *Le Cru et le cuit : Mythologiques* I, Paris, Plon, 1964 ; pour J. Trier, « Über die Erforschung des menschenkundlichen Wortschatzes », in *Readings in Linguistics*, II, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 1966, pp. 90-94 ; pour Émile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit, 1969, etc.

matériel, et ancrées dans la singularité des collections et des « cas », qui guident la formulation des hypothèses indexées sur leur sens, comme la construction des *analogies* capables d'en rendre compte, c'est-à-dire de produire l'effet le plus spécifique de la connaissance historique. On remarquera symétriquement que, dans la communication des résultats, le sens – sociologique, ethnologique ou linguistique – des conclusions que procure une analyse structurale ne se transmet utilement et ne se maintient intact que dans les énoncés qui portent explicitement sur le matériel analysé. L'énonciation formelle du modèle logique qui a permis de les organiser et qui résume leur structure laisse échapper, en séparant des énoncés indexés l'épure de leur énonciation, l'essentiel de l'intelligibilité qui a été conquise par un traitement de données dont les résultats ne sont exprimés intégralement qu'en langue naturelle [1].

C'est même un *test* positif de la pertinence méthodologique d'une procédure formalisée que d'enregistrer pareille *déperdition de sens* lors du passage des énoncés empiriquement indexés à l'énoncé formalisé de leur logique d'énonciation. Le test s'avère d'ailleurs dévastateur lorsque, pratiqué en sens inverse, il révèle l'absence de tout *gain sémantique* dans le passage d'une formulation structurale à la description textuelle du matériel structuré selon ces règles formelles. Cela se voit en nombre « d'analyses automatiques du discours », aussi riches en analyseurs et en opérations d'analyse exhaustive qu'incapables de prévoir, ou plus simplement de « caractériser », quelque propriété que ce soit dans les données soumises au traitement informatique, grâce à la structuration que produit le programme [2]. Autrement dit, la définition opératoire du terme de « structure » ou, si l'on préfère, la maîtrise sémantique de ses innombrables définitions, réside dans une somme de séries parentes dont l'invariant formel, utile tout au plus

1. Cf. sur ce point, ci-dessous, « Propositions », scolie 4 de la prop. 3.1.1, pp. 588-591.

2. Cf. GARDIN J.-C., *Les Analyses du discours*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974, pp. 7-60.

au contrôle logique de la cohérence (souvent hypertrophié par l'autonomisation d'un projet « logiciste ») ne permettrait jamais de retrouver déductivement et encore moins d'inventer les « applications », si l'on ignorait la logique pratique du matériel auquel il s'« applique ». Dans les sciences historiques, la connaissance fine de la *texture* des phénomènes s'évapore à mesure que la formalisation s'enrichit. En formalisant une connaissance, on risque toujours de produire, pour autant que l'intelligibilité qu'elle recelait est capable de survivre à cette procédure, l'illusion qu'elle est « l'application » de principes formels dont elle constitue en réalité le principe d'intelligibilité [1].

On voit bien l'objection qu'appelle pour le logicien pareille description du statut des concepts sociologiques : n'est-ce pas simple accident ou, en l'occurrence, négligence terminologique, si le même mot recouvre des concepts différents, susceptibles chacun d'une définition distincte dans un système théorique (auteur, école ou mouvance) ? Un vrai lexique n'aurait-il pas précisément pour tâche d'isoler ces concepts sous des rubriques successives [2] ? Cette question suppose que l'on prête le même statut sémantique à tous les concepts scientifiques ou philosophiques. On trouve déjà un indice de la particularité du champ conceptuel propre aux sciences sociales dans le fait que chaque terme engendrerait alors un répertoire aussi étendu que celui consacré par Kroeber aux sens anthropologiques et sociologiques du terme « culture [3] ». Utile comme récapitulatif,

1. Sur les effets que produit le passage du « pratique » au « formel », cf. BOURDIEU P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, pp. 159-174 et pp. 200-211. Pour les effets de l'écriture et plus généralement du graphisme, cf. GOODY J., *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979.

2. Comme dans un dictionnaire des concepts philosophiques qui ne peut être qu'une historiographie des emplois. Voir par exemple LALANDE A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1960.

3. KROEBER A., KLUCKHOHN C., *Culture. A Critical Review of Concepts and Definitions*, Cambridge, Papers of the Peabody Museum, Harvard University, vol. XLVII, n°1, 1952.

le découpage propre à de tels répertoires laisse précisément échapper, en accentuant l'isolation conceptuelle des emplois, la fonction dont s'acquitte la *parenté des sens* comme inducteur d'hypothèses, reconstructeur de l'observation et générateur de méthodes. L'expression de « parenté théorique » ne vise pas ici à suggérer une propriété comme celle qui caractérise les chevauchements, jamais complètement analysables, qui sont constitutifs du champ sémantique d'un mot dans le fonctionnement de la langue commune – champ rebelle, on le sait, à l'isolation parfaite des « unités sémantiques minimales ». On veut seulement décrire un type mobile de fonctionnement sémantique, indissociable des démarches que pratique effectivement tout raisonnement sociologique. La proximité conceptuelle d'une série de sens descriptifs incapables de s'organiser en un système unifié ou en systèmes suffisamment alternatifs pour engendrer des propositions universelles susceptibles de se prolonger en un « protocole falsificateur » au sens de Popper[1] a pour contrepartie de procurer au chercheur un espace d'interprétation propice à la construction de nouveaux concepts, lequel se trouve évidemment au principe de l'allongement continu des séries conceptuelles utilisables – et donc de l'inflation terminologique –, mais qu'on ne peut négliger sans renoncer à décrire les conditions réelles de l'exercice mental des métiers sociologique, historique ou anthropologique.

Ce n'est pas dire que le chercheur soit jamais justifié d'utiliser à la hussarde dans ses énoncés les concepts-carrefour, ou de se complaire littérairement dans les effets d'arc-en-ciel autorisés par le brouillard sémantique. Il importe tout au contraire à la construction typologique et à la formulation des hypothèses de choisir et de stabiliser en chaque cas une

1. On trouvera ci-dessous, en conclusion, dans les « Propositions » de degré 3 (pp. 573-611), une analyse plus détaillée des raisons qui interdisent aux sciences historiques de se prévaloir de la « réfutabilité » telle qu'elle a été logiquement définie par K. Popper dans son ouvrage classique. L'ensemble de ces « Propositions » précise les raisons épistémologiques qui inscrivent les propositions historiques des sciences sociales dans un *espace assertorique non poppérien*.

combinaison spécifique de *composantes descriptives* comme cadre régulateur de l'énonciation des généralités. Mais précisément cette tâche de particularisation et de réorganisation sémantiques a toujours pour condition la mobilisation préalable de séries conceptuelles qui procurent au chercheur une connaissance d'autant plus précise de ses chances de renouveler l'observation qu'elles diversifient davantage le champ de son interrogation. Autrement dit, la parenté entre les sens des concepts-carrefour oblige à une forme (ou une étape) du travail de formulation des hypothèses, dont la méconnaissance, qui altère en tout état de cause la description réaliste du travail sociologique, ne peut conduire qu'à court-circuiter les opérations les plus nécessaires dans un tel état du champ théorique.

Ce n'est pas pour satisfaire à la nostalgie érudite des amateurs d'histoire de la théorie, mais pour exister en tant que tels, c'est-à-dire en tant qu'*organisateurs théoriques* de la recherche, que les concepts sociologiques exigent une connaissance de leur passé. La mémoire théorique d'une science ne devient superfétatoire que lorsque se manifeste l'action de « paradigmes » – au sens où Kuhn les voit s'imposer successivement dans l'histoire des sciences de la nature. Dans les sciences historiques, où aucune révolution théorique n'a jamais fait table rase du passé, l'exigence d'une *mémoire conceptuelle* est sans commune mesure avec l'allègement du passé théorique de la discipline qu'autorise la maîtrise du sens opératoire des concepts dans les disciplines spécialisées : en économie comme en démographie, en linguistique comme en psychologie expérimentale, le choix conceptuel se trouve simplifié par la spécialisation relative des programmes de recherche. En ce cas, les organisateurs théoriques du champ se laissent rassembler en un petit nombre de synthèses qui procurent par leur addition, même lorsqu'elles restent concurrentes, une reformulation utilisable de l'histoire de la théorie et des acquis anciens. En sociologie au contraire, il est impossible d'éluder la tâche imposée par l'équi-probabilité de fécondité heuris-

tique dont disposent de vastes séries de schèmes descriptifs et interprétatifs qui, en l'absence de paradigmes unifiés, ne sauraient être restituées adéquatement par un lot réduit d'opérateurs, si du moins on entend distinguer les reformulations opératoires du télescopage incontrôlé des significations comme des compromis syntaxiques entre formulations.

Un vœu pieux de Merton

C'est le rôle heuristique du passé théorique, présent directement ou allusivement dans les parties les plus vivantes du lexique sociologique, qui rend inopérante la distinction mertonienne entre « théorie sociologique valable actuellement » et « histoire des théories » : l'invite classique par laquelle Merton, paraphrasant Whitehead, conviait la recherche sociologique à affirmer sa scientificité dans « l'oubli de ses fondateurs » apparaît vite au lexicologue qui entendrait réellement répertorier son lexique « utile », c'est-à-dire « utilisable aujourd'hui », comme un de ces slogans dont la vertu s'épuise dans la frappe exhortatoire [1]. Sans doute, la recherche peut-elle se dispenser, pour reprendre l'exemple trop bien choisi par Merton, de traîner après soi la sociologie de Spencer ou la loi des trois états d'Auguste Comte. Mais c'est précisément parce que ces synthèses programmatiques ne créaient nullement, par leurs catégorisations ou leurs principes, l'exigence d'observations ou de traitements empiriques qui auraient été impensables dans le cadre de la réflexion historique ou philosophique déjà constituée. En revanche, lorsque se dessinent, vers la fin du XIXe siècle, au travers des enquêtes et des conceptualisations de la sociologie historique allemande, de l'École sociologique française ou des anthropologies anglo-saxonnes, les linéaments d'une nouvelle posture scientifique qui s'exprime dans des conceptualisations indissociables des méthodes de

1. MERTON R. K., *op. cit.*, pp. 1-3.

recueil et de traitement des données où elles prennent leur sens, se trouvent mis en place les cadres méthodologiques de toutes les démarches de la recherche telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui. Si le perfectionnement et la diversification des instruments du raisonnement sociologique se sont sans cesse affirmés depuis lors et si la conceptualisation des bases de la description n'a jamais cessé de recommencer ses commencements, c'est au bout du compte l'ensemble des moyens intellectuels ainsi juxtaposés qui s'impose, dans sa totalité tâtonnante et discontinue, comme l'état actuel du champ sociologique.

Il est en effet peu de concepts forgés depuis cette époque, dans le cadre de constructions issues de l'observation ou de la mesure comparatives, qui ne soient encore aujourd'hui présents et utilisables dans le champ des questions descriptives où s'oriente le sociologue contemporain. Celui-ci a donc toujours intérêt à se ré-approprier les conditions originaires de leur pertinence opératoire pour ré-activer leur force heuristique, qui trouve souvent dans l'évolution des méthodes et le renouvellement des observations un surcroît de puissance. Que les constructions conceptuelles les plus anciennes doivent certains de leurs sens annexes et de leurs choix de mots ou même de principes à des attendus philosophiques d'époque ne saurait pour autant les exclure du champ de la recherche. Il faut pour utiliser cet argument puriste avoir les yeux de la foi positiviste qui s'interdit naïvement d'apercevoir des attaches tout aussi philosophiques dans les théories contemporaines ; ou l'assurance des philosophes de la post-modernité qui excellent à persuader, d'un froncement de sourcils, que les philosophies du XIX[e] siècle détenaient, du fait de leur connivence avec un rationalisme scientiste aujourd'hui dépassé, le monopole maléfique de dévoyer les sciences de l'homme.